

Aussi, le directeur, M. Lascelles, auquel revient le mérite de cette organisation, disait à chaque nouvelle recrue qu'on lui présentait : "Surtout, qu'on la choisisse parmi les Canadiens-français ; ils sont plus que tous les autres capables de me comprendre et de me seconder."

Ces représentations traitaient des différents événements de notre histoire toute française. On ne voyait rien qui fut de nature à blesser nos sentiments ou à nous humilier dans notre nationalité. Au contraire, il était plutôt hardi de faire avaler au prince et à sa suite la réponse de Frontenac au parlementaire anglais. Et pourtant des bravos de la loge royale soulignèrent la fière attitude et l'énergique réponse du gouverneur de la Nouvelle-France.

L'arrivée des Ursulines et des Hospitalières forma le motif touchant d'une des plus belles représentations. Une communicative émotion s'empara de l'auditoire à la vue de ces femmes qui furent les premières héroïnes de notre histoire, ouvrant les bras aux petits sauvages qui s'y précipitent et les refermant ensuite sur eux dans une maternelle étreinte. Une charmante collègue, Ginevra, du "Soleil", personnifia la figure à jamais sainte et glorieuse de Marie Guyart de l'Incarnation, la fondatrice des Ursulines de Québec.

L'Orchestre Symphonique, habilement dirigé par M. Vézina, à qui je suis heureuse de faire mon compliment en passant, jouait gentiment, durant ce tableau, l'air aimé, tant doux ! de la berceuse du roi Loys, dont la musique et les paroles ont été composées par une religieuse ursuline. Ce n'est pas sans un battement de cœur que les anciennes élèves du vieux monastère ont retrouvé la mélodie qu'elles chantaient dans leur enfance et à l'âge heureux de leur printemps.

La Grande Parade d'Honneur vint clore les Pageants.

C'est le défilé des armées française et anglaise, celles de Montcalm et de Wolfe réunies, lesquelles, côte à côte, drapeau français avec drapeau anglais, passent devant nous.

Le moment est solennel. La majesté de l'histoire, ainsi décrite, fait passer dans les veines le frisson auguste des grandeurs du passé, et les

pensées communient dans un même et douloureux souvenir.

Il est sept heures du soir. Ce pendant qu'à tous les clochers sonne l'Angelus "qui semble pleurer le jour qui meurt", la plaine s'estompe de voiles légers, tandis qu'une grande boule en fusion, là-bas, au bord de l'horizon, disparaît parmi les nuages roses et mauves.

Au cadran aérien, la pâle aiguille du crépuscule indique que le soir va venir, et, c'est dans cette mélancolie du jour expirant que les voix et les souvenirs du passé montent en longs soupirs jusqu'à nous.

Et nous assistons, muets, émus, à cette parade où les drapeaux blancs et les drapeaux rouges se confondent et fraternisent dans une même apothéose.....

J'aurais fini s'il était possible de pouvoir ne pas mentionner la messe solennelle chantée en plein air sur les Plaines.

Une foule immense et recueillie assistait à l'imposante cérémonie.

Les marins français, au nombre de 460, accompagnés par la plupart de leurs officiers, assistaient pieusement au saint sacrifice de la messe et témoignaient, par leur attitude respectueuse, de la sincérité de leur foi.

La veille, l'amiral Jauréguiberry avait été, en personne, au palais archiépiscopal offrir, pour les cérémonies du lendemain, les services des braves marins du "Léon Gambetta" et de l'"Amiral-Aube". Le malentendu qui a résulté de la demande si spontanée, si sympathique du représentant de la mission française parmi nous restera comme une ombre à ces fêtes religieuses où la France n'a pas eu la place qui lui était due.

A l'issue de la messe, le Te Deum, cet hymne du triomphe et de la reconnaissance, fut entonné. Oh ! comme il est imposant et grand ce chant, le plus beau de notre liturgie ! Mais c'est un hymne d'allégresse et d'actions de grâces et nous remercions Dieu d'être prospères et heureux sous une domination étrangère, à l'endroit même où nos pères versaient jusqu'à la dernière goutte de leur sang dans une lutte contre la nation que nous servons si volontiers ?

Mais les ombres de nos morts, de nos chers morts, n'en sont point of-

fensées : elles sont dépouillées de toute considération mesquine. Si le plus pur sang de leurs veines répandu en holocauste a valu à leurs fils la paix et la prospérité dont ils jouissent aujourd'hui, leurs sacrifices ont trouvé leur récompense et leur dernier sommeil ne connaît ni les stériles regrets, ni la basse jalousie, ni l'amertume des haines.....

La fête champêtre à Spencer Wood, les réceptions à bord des croiseurs-cuirassés français et américains, le bal costumé et la réception civique à l'Hôtel de Ville ont clos, et superbement, la série des fêtes du troisième centenaire.

Québec a droit de s'enorgueillir de son succès. Elle vient d'attacher à sa couronne séculaire une étoile lumineuse dont les rayons ont déjà projeté sur tout le monde entier.

FRANÇOISE.

Elle est bien jolie ce soir, ta femme, dans son costume de marquise.

—Tu trouves ?

—Ravissante ! Mais pourquoi la regardes-tu de cet air désolé ?

—Elle me donne faim.

—Comment, faim ?

—Oui : Elle a payé son costume sur nos économies de nourriture.

Il y a eu soixante-cinq ans ce mois-ci que Mme Adelina Patti est née à Madrid.

On sait que la grande cantatrice, qui fut longtemps l'idole des Parisiens, est illustre dans le monde entier. Elle a chanté devant de véritables "parterres de rois", et plusieurs souverains ont daigné tracer quelques mots sur son éventail.

Le tsar Alexandre III a écrit : "Rien ne calme comme votre chant."

La reine Christine : "A l'Espagnole, une Reine qui est fière de la compter parmi ses sujets."

L'empereur Guillaume : "Au rosignol de tous les temps."

Au centre de l'éventail, se trouvent ces mots : "Reine du chant, je te tends la main. A. Thiers, président de la république française."

—C'est très gentil, disait récemment la célèbre cantatrice. Mais voilà une main que je ne suis pas pressée d'aller serrer."